



Israël Joshua Singer

Printemps
et autres saisons

nouvelles

traduit du yiddish
par Monique Charbonnel-Grinhaus

l'antilope

Printemps

et autres saisons

Ouvrage publié avec le concours
du Centre national du livre.

Design de couverture, conception graphique
et réalisation des pages intérieures : Cédric Ramadier

Image de couverture : D.R.

Édition : Anne-Sophie Dreyfus

www.editionsdelantilope.fr

© Éditions de l'Antilope, Paris, 2017, pour la traduction française.

Édition originale parue sous le titre :
פֿרילינג און אַנדערע דערציילונגען

Israël Joshua Singer

Printemps et autres saisons

nouvelles

traduit du yiddish par Monique Charbonnel-Grinhaus

l'antilope

PRINTEMPS

Les grands froids avaient persisté tard dans la saison, emprisonnant champs, routes et rivières sous la glace jusqu'au début du mois d'avril. Brusquement, quelques jours avant *Pessah*, il s'était mis à pleuvoir à verse, des pluies torrentielles, ininterrompues, qui vous pénétraient jusqu'aux os. L'air était lourd, étouffant. Tout transpirait, fumait : la terre, les gens, les bêtes.

– Un vrai déluge, marmonnaient les femmes en regardant la terre détrempée à travers les vitres brouillées par la pluie.

Un châtiment divin. La joie promise par ce mois de *nissan*, premier mois du printemps tant attendu, était balayée par les pluies.

Assis dans une pièce surchauffée, leurs vestes de mouton sur le dos, tirant nerveusement sur leurs pipes qui s'éteignaient à tout bout de champ, les paysans se faisaient du souci pour leurs blés d'hiver noyés sous l'eau. Dans les étables, les vaches prêtes à mettre bas laissaient échapper de profonds soupirs. Du fond de leurs nids dans les poulaillers, les couveuses paniquées poussaient

des gloussements incessants. Cette atmosphère lourde, suffocante, gorgée d'humidité, pesait sur les créatures vivantes, bêtes ou humains, engendrant en chacun mélancolie et inquiétude.

Le plus abattu lors de ces journées de pluie diluvienne était Hersh Leyb, un conducteur de troupeaux originaire du village de Leshnè. *Pessah* approchait et Hersh Leyb voulait absolument rentrer chez lui pour les fêtes. Il n'était pas retourné à Leshnè auprès de sa femme et de ses enfants depuis de longues semaines tant il avait couru les chemins, conduisant des bœufs pour ses patrons, marchands de bestiaux. Dans la poche intérieure de son gilet ouatiné, il avait caché vingt-cinq roubles en billets, toutes ses économies après un hiver de travail. Il avait entassé de nombreux cadeaux dans un sac rapiécé de sa fabrication fait de peau cousue avec du boyau : un coupon de cotonnade à fleurs pour sa femme Etel ; des souliers et des casquettes pour ses cinq enfants ; bien emballés dans du foin, plusieurs petits verres bleus portant, inscrite en lettres d'or, la bénédiction sur le vin ; une *Haggada* neuve à reliure rouge, enrichie de nombreux mots hébreux, eux aussi en lettres d'or, et d'illustrations représentant la sortie d'Égypte.

En plus de tout cela, il avait acheté un veau, une véritable affaire. Il avait l'intention de faire égorger ce jeune

mâle robuste pour les fêtes afin de tirer de sa viande quelques beaux roubles, sans compter ce que lui rapporteraient la peau, les sabots, les cornes. Quant à la partie arrière trop difficile à rendre cashère, il la vendrait aux goyim.

À vrai dire, son village de Leshnè avec sa vingtaine de familles juives n'était pas loin, vingt-cinq verstes au plus, un saut de puce pour Hersh Leyb. Mais entre l'endroit où il se trouvait et sa maison passait la Vistule. L'épaisse couche de glace qui recouvrait le fleuve avait reçu tant d'eau de pluie que des fissures s'y étaient formées. On ne pouvait traverser à pied au risque de tomber dans un trou, ni en barque car la glace tenait encore. Hersh Leyb ressentait un tiraillement douloureux dans sa large poitrine velue, son cœur était rongé d'inquiétude.

Il leva ses grands yeux noirs injectés de sang vers l'immense serpillière grise censée être un ciel, rinça ses mains sales à l'eau de pluie, et implora Dieu, Lui adressa des prières afin qu'Il lui permette de rentrer chez lui pour *Pessah*, qu'Il prenne en pitié sa femme et ses cinq enfants.

Il pouvait s'y prendre de plusieurs façons, Dieu, pour aider Hersh Leyb à traverser la Vistule. Il pouvait arrêter la pluie et faire souffler de là-haut un vent favorable

afin que l'eau accumulée sur la glace s'évapore. Il pouvait aussi envoyer pendant la nuit un vrai coup de froid qui ferait geler l'eau. Ça s'était déjà vu, Hersh Leyb le savait bien, et plus d'une fois, même au printemps, en plein mois de *nissan*. En échange, Hersh Leyb avait fait diverses promesses à Dieu. D'abord, il s'était engagé à offrir une livre de bougies au petit oratoire du village de Leshnè. Sans succès, la pluie tombait toujours. Il avait alors donné sa parole de réciter trois fois les Psaumes en entier aussitôt rentré chez lui. Constatant que le ciel persistait à rester couvert, il promit de faire un don de deux fois dix-huit groschen à *reb* Osher, l'instituteur de la petite école de Leshnè, un Juif pieux mais misérable. Dix-huit, un nombre porte-bonheur.

Mais Dieu restait insensible aux prières et aux promesses de dons de Hersh Leyb, le conducteur de bestiaux. Il continuait à déverser Ses eaux sur le monde tandis que Hersh Leyb tournait comme un lion en cage dans l'étable où il avait trouvé refuge. Il n'arrivait pas à se décider : attendre un changement de temps à la campagne, patienter aussi longtemps que nécessaire, jusqu'à ce qu'il soit à nouveau possible de traverser à pied ou en bateau ? C'était là prendre le risque de devoir passer la Pâque parmi les goyim. Ou bien ne tenir compte de rien, traverser malgré tout le fleuve sur cette glace,

braver la peur, et arriver avec ses cadeaux et son taurillon chez sa femme et ses enfants à temps pour *Pessah*?

Hersh Leyb, un vrai colosse, chevelure, barbe et moustache frisées, yeux de tzigane au regard perçant, mains longues et habiles devant lesquelles gens et bêtes tremblaient, Hersh Leyb, ce Juif, était un parfait ignorant en matière de judaïsme, il ne connaissait rien de rien. Toujours au milieu des bœufs qu'il conduisait pour ses patrons le long des routes poussiéreuses, toujours parmi des goyim dans les campagnes, il était aussi dépourvu de malice que ses bêtes et aussi rustaud que les paysans qui l'accueillaient la nuit dans leurs étables. Autant il était expert dans l'accomplissement de son travail quotidien, autant il se sentait perdu quand il était question de Dieu et de religion. Pour intercéder auprès de Dieu ou bien donner un conseil, il savait qu'il existait le saint *rabbi*, le rabbin ou même *reb* Osher l'instituteur. Mais là, dans la campagne au bord de la Vistule, pas de *rabbi*, pas de rabbin, pas même un *reb* Osher ni le moindre Juif à qui demander conseil. Rien que des paysans.

Ces paysans lui déconseillaient de traverser le fleuve sur la glace, ils disaient d'attendre. Ils lui donnaient la paille dont il avait besoin pour son taurillon sans lui réclamer un sou. Ils voulaient même lui faire gagner de

l'argent. Dans sa jeunesse, Hersh Leyb avait appris à travailler le fer auprès de son père le forgeron, et il savait encore réparer un soc de charrue, une hache, une roue. Avant le printemps, chaque paysan avait quelque chose à remettre en état, alors tous poussaient Hersh Leyb à rester à la campagne jusqu'à après les fêtes.

Mais en un tel moment, les discours des paysans n'avaient plus aucun poids. Qu'est-ce qu'ils y connaissaient, les paysans, aux affaires de Dieu ? Que représentait *Pessah* pour eux ? Un *seder* avec femme et enfants ? Il lui fallait se débrouiller tout seul face à ces questions si importantes que même les gens intelligents et les érudits avaient du mal à trancher. C'est tout juste si sa tête n'éclatait pas à force de réfléchir et de peser le pour et le contre pendant ces sinistres journées de déluge que Dieu envoyait sur le monde avant *Pessah*.

À vrai dire, Hersh Leyb le meneur de bestiaux n'était pas un saint, loin de là.

Bien que Dieu l'eût généreusement pourvu, qu'Il eût doté sa grande carcasse de courage et de force, qu'Il ne l'eût lésé en rien, ni côté santé ni côté stature, il ne payait pas son créateur en retour : il ne se conduisait pas comme un Juif devait le faire.

Il trimbalait bien dans son sac de cuir – perdus entre le pain noir, le sel et une paire de bottes – des *teflin* grais-

seuses, un châle de prière déchiré ainsi qu'un recueil de prières aux feuilles déchiquetées, mais il n'était pas rare qu'il omette de prier. Il faut le reconnaître, le temps lui manquait car pour mener ses bœufs, il devait se lever à l'aube, parfois dans le noir complet. Il n'avait pas non plus d'endroit où prier puisqu'il dormait toujours dans l'étable d'un paysan au milieu des bergers, des gars mal dégrossis. Quand il lui arrivait de passer ses *teflin* décolorées sur son épaisse tignasse, immédiatement les gars commençaient à rire et à se moquer : ils imitaient Hersh Leyb en train d'enrouler les lanières, en tournant la ceinture de leur pantalon autour d'un bras puis en se balançant d'avant en arrière avec d'horribles grimaces. Pour parodier les prières juives, ils criaient des mots yiddish sans queue ni tête :

– *Leybush, tatelè, mamelè, tsitselè...*

Il ne se laissait pas faire, Hersh Leyb. Sans retirer ses *teflin*, il envoyait ses poings noueux dans les dents des voyous qui se moquaient de son Dieu, le vrai Dieu, pas un dieu en bois ou en pierre. Mais les voyous ne restaient pas sans réagir. Ils sautaient autour de lui comme des chiens qui s'attaquent à un ours, ils le rouaient de coups et hurlaient :

– Chrétiens, catholiques, frappez-le, ce Juif, brisez-lui les os comme il l'a fait à Notre Seigneur Jésus.

Ne pouvant passer son temps à se battre pour défendre son Dieu juif, il avait renoncé à dire ses prières.

Concernant la nourriture non plus, il n'était pas vraiment irréprochable. Il ne mangeait pas de porc, à Dieu ne plaise ! Chaque fois que des bergers lui proposaient une saucisse ou du lard avec son pain, il refusait d'y toucher. Mais quand les paysannes lui offraient des pâtes au lait, il ne disait pas non. Comme les goyim, il s'installait sur un petit tabouret autour d'un banc qui occupait le milieu de la pièce. Il retirait sa casquette – parce que des images saintes sont accrochées dans les maisons des goyim. Il mangeait à même la gamelle commune avec une cuiller en bois et poussait un soupir de satisfaction après chaque bouchée. Il complimentait les paysannes, leur baisait les mains de sa bouche moustachue mouillée de lait :

– Ça, ce sont des bonnes pâtes, petite mère, que Dieu te le rende.

– Mange donc, Leybush, et que ça te profite, répondaient-elles, puis elles en rajoutaient dans l'écuelle.

Pour le shabbat non plus, il n'était pas irréprochable. Il lui arrivait de ramener ses bêtes le vendredi alors que la fête avait déjà débuté, surtout en hiver, quand les journées étaient courtes et les chemins défoncés.

Durant ces semaines où il avait tant de mal à gagner son pain, il n'était pas trop regardant pour s'en sortir. Parfois, il achetait à un Tsigane un jeune animal au tiers de son prix, sachant fort bien que la bête n'avait pas grandi dans l'étable de cet homme.

Pendant les longs mois qu'il passait sur les routes, Hersh Leyb n'était pas non plus toujours fidèle à Etel, son épouse.

Au moment de la moisson quand, confiant la ferme aux soins de leurs femmes, les paysans quittaient leur village et traversaient la frontière pour se faire embaucher aux travaux des champs en Prusse, les paysannes ne renvoyaient pas Hersh Leyb de leur étable. Au contraire, elles venaient l'y retrouver la nuit, lui, le Juif vigoureux et poilu, et par-dessus le marché, le lendemain matin, elles lui glissaient un cadeau dans son sac, un fromage, un bocal de miel. Dans les campagnes en bordure de la Vistule on pouvait voir çà et là, au milieu des enfants blonds comme le lin, des petites têtes brunes, des gamins rebelles, remuants, bagarreurs, que les blonds détestaient. Mais ces derniers leur obéissaient, se laissaient mener par eux. On voyait parfois de drôles de choses.

Les paysans aimaient Leybush car ils le savaient différent des autres Juifs qui traversaient leurs villages. À